Document generated on 10/12/2024 5:47 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Jean Lemieux, Diane Vincent, Pierre Caron

Normand Cazelais

Number 159, Fall 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/81975ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cazelais, N. (2015). Review of [Jean Lemieux, Diane Vincent, Pierre Caron]. *Lettres québécoises*, (159), 32–33.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

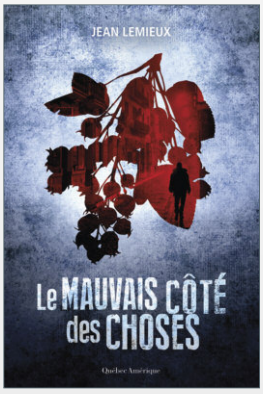
 par NORMAND CAZELAIS

☆☆☆☆

JEAN LEMIEUX
Le mauvais côté des choses
Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2015, 376 p., 29,95 $.

Fausses pistes

À Montréal, des hommes sont tués par balles. Détail particulier : on leur a coupé la main droite. Celles-ci sont retrouvées plus tard, clouées sur des portes. Sur les lieux du crime ou à proximité, une branche d'amélanchier laissée par le ou les meurtriers en guise de signature.



L'inspecteur André Surprenant a quitté les îles de la Madeleine, et les rangs de la Sûreté du Québec, pour entrer au SPVM, à l'escouade des crimes majeurs. Il a pu compter, pour ce faire, sur le « piston » de l'un de ses oncles, un architecte, qui l'a accueilli adolescent lorsque son père avait abandonné sa famille pour partir aux États-Unis. Ce qui ne facilite pas son intégration à son nouveau milieu de travail.

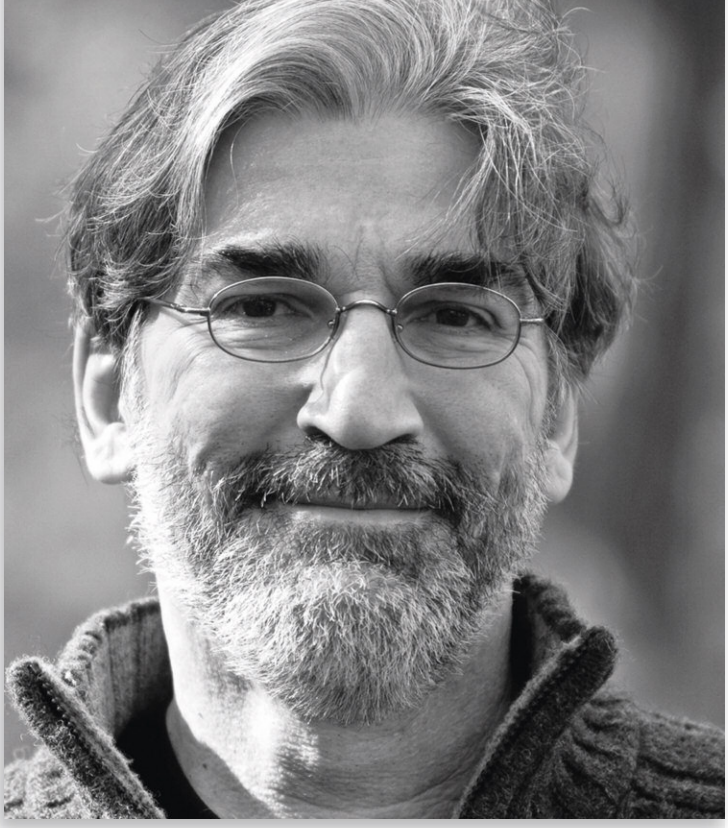
Il fait enquête en compagnie de son collègue Louis-Philippe Brazeau aux méthodes fort différentes des siennes. Se joignent à eux Charles Hudon et Jean Rossi, de l'escouade antigang, dans une collaboration teintée de réticences. D'autant plus que des bruits courent sur l'existence possible d'une taupe au sein du SPVM. De la coke a été trouvée dans le coffre-fort de la première victime, un restaurateur de la Petite-Italie. Était-il mêlé à un quelconque trafic ? La disparition d'un petit caïd de gang de rue a-t-elle un lien avec ces assassinats qui pourraient être l'œuvre d'un tueur en série ?

La deuxième victime est un dealer de faible envergure qui « avait fait de la prostitution dans le temps où il avait encore une belle gueule ». Il se tenait aussi autour des cours d'écoles primaires, pas seulement pour écouler sa marchandise… Un chroniqueur d'affaires judiciaires de *La Presse*, qui en sait long sur le monde interlope, écrit des articles qui mettent les policiers sur les dents ; il mourra mitraillé en pleine rue sous les yeux de Surprenant.

Entre-temps, l'inspecteur part à la recherche de son père qu'il retrouve, opéré d'un cancer du côlon, dans une chambre d'hôpital de Californie. Un père qui a *tripé* toute sa vie sur la musique et qu'il ramènera au Québec. Ces retrouvailles le rendent heureux, certes, mais soulèvent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses. Heureusement, il y a à ses côtés sa compagne Geneviève, policière elle aussi, solide, disponible.

Pour avancer dans ses réflexions, Surprenant relit des extraits du roman *L'amélanchier* de Jacques Ferron. En quoi les confidences de l'héroïne Tinamer de Portanqueu, qui y raconte son enfance ensorcelée, peuvent-elles l'aider à avancer ?

Le mauvais côté des choses se déroule à plusieurs niveaux et sur plusieurs tons, sans perdre son homogénéité ni lasser le lecteur. D'un polar à l'autre, Jean Lemieux écrit aussi bien. À notre grande satisfaction.



JEAN LEMIEUX

☆☆☆ ½

DIANE VINCENT
Peaux de soie
Montréal, Triptyque, coll. « L'épaulard », Montréal, 2014, 272 p., 25 $.

Chère soie

Qui a pu tuer le couple Ferretti-Wat, lui grand couturier d'origine italienne établi à Montréal, elle mannequin de haute volée, Québécoise aux origines pour le moins métissées ? Et pourquoi ?

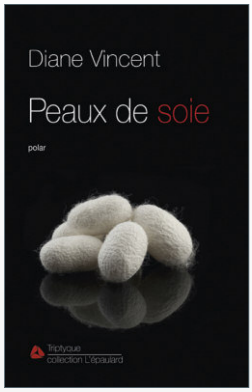
Encore une fois, Diane Vincent met en scène la massothérapeute Josette Marchand, venant épauler l'inspecteur Vincent Bastianello dans une enquête qui le mènera jusque dans les collines de la Thaïlande. *Peaux de soie* nous fait plonger dans le monde de la mode où l'on ne joue pas que de l'aiguille mais aussi des coudes, dans l'univers aussi de l'élevage des vers à soie à la fois exotique et obligé de répondre aux exigences de commerçants peu scrupuleux qui n'hésitent pas à bouleverser les règles de cette activité millénaire.

À ce fond se greffe l'exploitation sexuelle d'enfants importés clandestinement d'Asie pour satisfaire les fantasmes de débauchés fortunés. On l'aura compris, Diane Vincent tisse large dans cette nouvelle mouture.

Pendant quelques mois, Josette Marchand prodiguera ses soins et connaissances à Irène Wat, qui veut acquérir des compétences suffisantes pour, à son tour, s'occuper de son époux, plus vieux qu'elle, en proie à une maladie dégénérative qui bientôt le rendra totalement paralysé. Mais avant d'en arriver là, Cosimo Ferretti et sa conjointe-égérie veulent frapper un grand coup en présentant une fibre de soie de nature à révolutionner la haute couture.

Alors qui ? La mafia ? Des compétiteurs jaloux ? Des requins de la finance ? Quel est ce produit (disparu après le double assassinat), objet

DIANE VINCENT



de tant de convoitises ? Quelles pistes suivre ? Comment une modeste modiste, Chana Sombat, au français approximatif, venue de sa campagne du Sud-Est asiatique pour travailler avec les Ferretti-Wat, pourra-t-elle trouver le sens de la trame ? Et quel est le rôle de la photographe Reiko Thompson dans cet écheveau ?

Les intrigues de Diane Vincent, on le sait, tournent autour de la peau ; elle a encore réussi à imaginer une histoire plausible sur ce thème. Mais, en dépit d'une belle langue et de fils bien attachés, le procédé, axé notamment sur le duo massothérapeute-inspecteur de police, chacun tenant farouchement à sa liberté, commence à s'user : le couple justement évolue peu et tourne en rond.

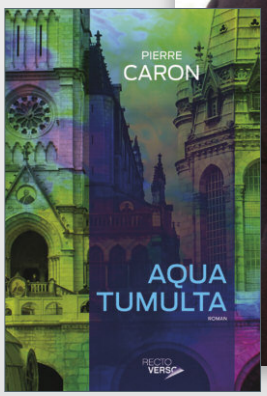
La finale est également un peu décevante : elle se résume à un conflit entre deux égos surdimensionnés. Et le méchant l'a emporté. *Sic transit gloria mundi*…

☆☆☆

PIERRE CARON
Aqua tumulta
Montréal, Recto-Verso, 2015, 424 p., 24,95 $.

Un prétexte

Un homme, originaire d'Amérique du Sud, a eu une enfance malheureuse. Il planifie longuement sa revanche. Il en veut particulièrement à l'Église catholique et à ses prêtres. Lourdes, centre de pèlerinage mondialement connu, sera le lieu d'accomplissement de sa vengeance. Réussira-t-il ?

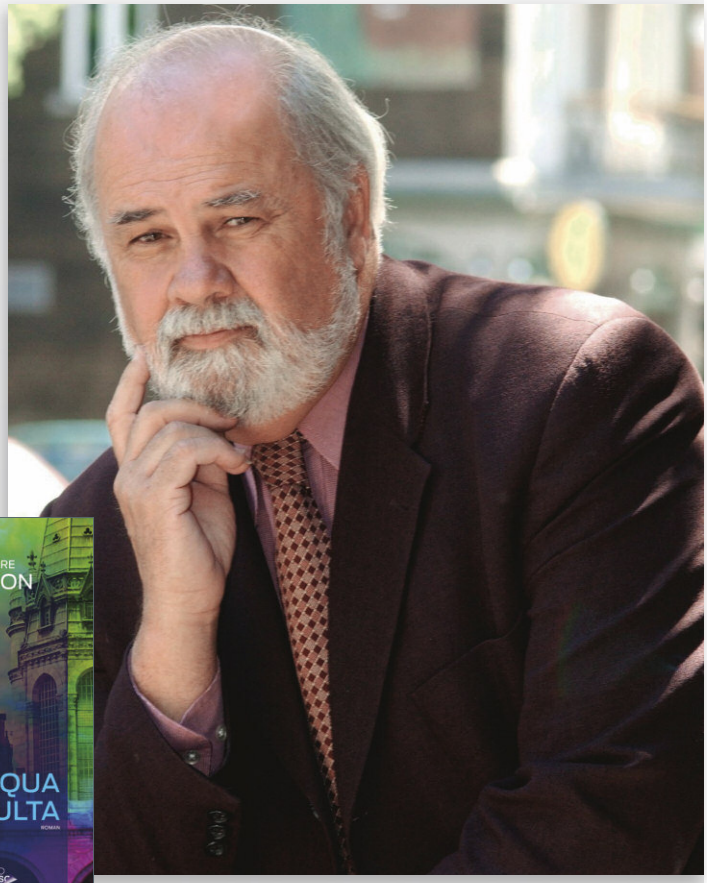


Nous sommes en 2008, année du 150e anniversaire des Sanctuaires. Le pape y est attendu… et des millions de personnes. Pour parvenir à ses fins, l'assassin transmet le virus d'une maladie mortelle au moyen de l'eau « miraculeuse » dans laquelle les gens vont se baigner. Il tue au hasard d'abord et promet d'accélérer la cadence. Jusqu'où ira-t-il ?

Outre ces dangers de mort, il y a le risque bien réel d'annuler les festivités du jubilé. Le recteur, l'abbé Pablo Mendez, ne peut se résoudre à faire appel à la police : une enquête officielle sèmerait la panique, pense-t-il. Aussi fait-il appel à son ami l'ex-commissaire de police Lucien Jérôme qui vient de perdre sa femme et qui vit à l'île d'Oléron en Charente-Maritime. Il lui demande de mener une enquête discrète. Mais rapide : il reste à peine dix jours. Sans mandat officiel, sans mobile connu, sans indices, comment s'y prendre ?

L'aideront quelques observations de Colette Dandin, une voisine et amie d'Oléron qui l'a accompagné à Lourdes, son expérience d'enquêteur… et une imprudence du criminel trop sûr de lui, persuadé que personne ne pourra le trouver, l'identifier.

La trame est originale, le sujet bien documenté. Le tout cependant parsemé de digressions inutiles, comme cet ongle incarné du recteur.



PIERRE CARON

Lourdes nous est présentée sous des angles qui sortent du convenu. L'intrigue est développée de façon à alimenter l'intérêt au fil des pages. Mais… mais le roman policier est ici un prétexte : l'auteur se sert du genre pour réfléchir sur la foi, les religions, les rites. Sur les relations entre la foi et la raison : à témoin, ces pages consacrées à un échange philosophico-théologique sur ces questions entre le policier et le recteur.

Autrement dit, dans *Aqua tumulta*, le mystère ne réside pas dans l'intrigue elle-même mais dans les arcanes de l'âme humaine.